

Melinda  
Nadj Abonji  
**Pigeon, vole**



Métailié





Melinda NADJ ABONJI

# PIGEON, VOLE

*Traduit de l'allemand (Suisse)  
par Françoise Toraille*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2012

Titre original: *Tauben fliegen auf*

© Jung and Jung, Salzburg und Wien, 2010

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN: 978-2-86424-877-4

ISSN: 1248-4695

## RÉSUMÉ

Née en Voïvodine (alors yougoslave, aujourd'hui en Serbie), Ildikó, double de l'auteur, a d'abord été élevée en hongrois par sa grand-mère. À six ans, elle rejoint ses parents en Suisse. Deux patries, deux langues, deux libertés.

Ildikó raconte alternativement des histoires d'émigration et des anecdotes de Voïvodine : la Mercedes embourbée sur les routes défoncées de l'ex-Yougoslavie, le quotidien dans le restaurant de ses parents en Suisse où elle donne un coup de main avec sa sœur Nomi, les bouches édentées de sa famille restée au pays, les échos de la guerre à la télévision, la dure conquête de sa liberté, les confidences de Mamika, sa grand-mère...

Sur un ton vif, coloré et plein d'esprit, Melinda Nadj Abonji raconte les deux faces d'une émigration et d'une intégration réussies. Elle démontre une grande virtuosité stylistique et construit une forme très musicale, jonglant avec souplesse entre les différentes langues, tout en conservant la limpidité de sa narration. Entre humour et tendresse, elle nous entraîne à la recherche du secret du grand-père et nous fait partager les aspirations des deux sœurs. Le lecteur est aussi fasciné par la vitalité et la modernité de ces jeunes femmes que par le rythme de l'écriture.



## BIOGRAPHIE

Melinda NADJ ABONJI est née en 1968 en Serbie. Elle vit actuellement en Suisse. Elle est l'auteur d'un premier roman, *Im Schaufenster im Frühling*, publié en 2004. En 2010 elle a reçu le Buchpreis de Francfort (le Prix allemand du livre) pour *Pigeon, vole*.

## L'ÉTÉ DE TITO

Quand enfin nous arrivons dans notre voiture américaine, une Chevrolet marron foncé, chocolat pour ainsi dire, le soleil impitoyable embrase la petite ville, il a presque entièrement dévoré les ombres des maisons, des arbres, c'est à l'heure de midi que donc nous arrivons, nous tendons le cou pour essayer de voir si tout est encore là, si tout est resté comme l'été dernier et comme toutes les années précédentes.

Nous approchons, suivant comme en glissant l'allée de peupliers majestueux qui annonce la petite ville, et je n'ai jamais dit à personne que ces peupliers me mettent en transe, me lient en un éclair à Matteo (le vertige qui me saisit quand nous tournoyons sans fin, Matteo et moi, dans la plus belle clairière près du village, enlacés, son front touche le mien, puis la langue de Matteo, étrangement froide, ses poils noirs, caressant sa peau comme s'ils étaient subjugués par sa beauté rayonnante).

En longeant les peupliers, quand leur scintillement me fait perdre la raison, quand notre nef couleur chocolat glisse sans bruit d'un arbre à l'autre, l'air de la plaine dans les intervalles, visible maintenant, je le vois cet air désormais immobile sous le soleil impitoyable, mon père, s'adressant à la climatisation, affirme que tout est exactement comme la dernière fois, il dit doucement rien n'a changé, rien du tout.

Je me demande si mon père voudrait qu'une brigade de jardiniers élague au moins les branches – au foisonnement sauvage, opposer la civilisation! – ou qu'à l'aide de machines appropriées ils abattent une fois pour toutes ces peupliers qui annoncent la ville! (Nous serions alors assis sur l'une de ces souches, dominant du regard cette plaine repue de la chaleur de midi, et mon père, qui se sentirait même obligé de grimper sur l'une de ces souches, tournerait sur lui-même et proclamerait avec l'amertume de celui qui a longtemps attendu pour enfin avoir raison, mieux vaut tard que jamais! Enfin, ces maudits arbres couverts de poussière ont disparu.)

Personne ne sait ce que représentent pour moi ces arbres, l'air entre eux, que l'on peut nettement voir, nulle part ailleurs les arbres ne semblent tant promettre, je n'ai qu'un désir, cette fois encore, m'arrêter, m'adosser à l'un de ces troncs, lever les yeux, succomber au charme frémissant des feuilles, et cette fois encore, je ne demande pas à mon père de s'arrêter, parce qu'à la question "pourquoi" je ne saurais que répondre, parce qu'il faudrait alors raconter beaucoup de choses, et sûrement me faudrait-il parler de Matteo, expliquer pourquoi je veux qu'on s'arrête en cet endroit même, alors qu'on touche au but.

Notre voiture, comme sous l'effet d'une force secrète qui la libérerait des inégalités de la chaussée, poursuit donc sur sa lancée, et avant d'arriver pour de bon nous devons franchir une dernière étape du "rien n'a changé", la civilisation subit un nouveau revers, ou plutôt doit marquer une pause, et nous autres, les enfants, écrasons nos joues sur la vitre gauche étonnamment fraîche, considérons, incrédules, des gens qui vivent sur une montagne d'immondices, rien n'a changé, dit mon père, des cahutes en tôle ondulée, des bouts de caoutchouc, des enfants dépenaillés jouant au milieu des carcasses de voitures et des ordures ménagères comme s'il n'y avait rien de plus normal, c'est quoi, ces débris, voilà ce que je voudrais demander alors que la nuit descend, que tous les objets épars dans un désordre extrême prennent vie. Et l'espace d'un instant infime, j'oublie les peupliers, Matteo, le scintillement, la Chevrolet, la nuit de la plaine obscure m'entoure de toute sa force destructrice, je ne les entends pas, les chants des tziganes, si souvent évoqués, tant admirés, je ne vois que les ombres avides dans l'obscurité, aucun réverbère ne les chasse.

Mon père lorgne par la vitre, il hoche la tête, toussote, sa toux sèche, il roule si lentement, on croirait qu'il va dans quelques instants arrêter complètement notre voiture, regardez donc tout ça, dit-il en tapant de l'index contre la vitre de la portière (je me souviens d'un feu dont la fumée s'évanouit) et moi, recueillant les visages figés sous la crasse, les regards acérés, les haillons, les guenilles, la lumière qui tremble au-dessus de ces montagnes d'immondices, regard qui s'agrandit



comme pour comprendre tout cela, ces images de gens qui n'ont pas de matelas, encore moins de lits, et qui pour cette raison peut-être s'enterrent la nuit dans le sol, dans cette plaine d'un noir profond, qui maintenant, en été, rayonne de la splendeur des tournesols et s'abandonne, l'hiver venu, au point qu'on la prend en pitié, la terre, rien que la terre, qu'écrase alors un ciel pesant une tonne, qui, quand il la laisse en paix, devient mer, sans un souffle de vent.

Je ne l'ai jamais dit à personne, mais j'aime cette plaine quand elle se réduit à un simple trait, étendue désolée, elle n'offre rien; solitude complète dans cette plaine dont on ne peut rien espérer, sur laquelle on peut tout au plus s'étendre, bras écartés, c'est la seule protection qu'elle accorde.

Si j'avais dit que j'aimais Matteo (un Sicilien qui avait débarqué dans notre classe juste avant les grandes vacances, *ciao, sono Matteo de Rosa!*, et que tout le monde avait tout de suite aimé, sauf le prof), il est probable que la plupart des gens m'auraient comprise, mais comment dit-on qu'on aime une plaine, les peupliers dans la poussière, indifférents, fiers, et l'air tout alentour? L'été, quand la plaine a grandi d'un étage, champs de tournesols, de maïs, de blé où que l'on tourne les regards, on raconte qu'il arrive régulièrement que des gens disparaissent dans ces champs qui s'étendent à perte de vue, si on n'y prend garde, la plaine nous empoigne, nous dévore, c'est ce qui se raconte, mais je n'y crois pas, je crois que la plaine est une mer, qu'elle a ses propres lois.

Les pauvres types, dit ma mère comme devant la télé, mais au lieu de changer de chaîne, nous passons notre chemin, nous poursuivons notre route dans notre boîte réfrigérée qui a coûté une fortune et nous rend si imposants qu'on dirait que la route est à nous, mon père met la radio pour que la musique transforme cette trivialité en un rythme de danse et guérisse en un clin d'œil le pied bot du réel: *Viens ici, ne t'en va pas au loin, viens ici, mon petit cœur, donne-moi un baiser...*

Nous traversons les rails avec un bruit qu'on remarque à peine, nous dépassons le panneau rouillé et planté de travers qui porte sans doute depuis des lustres le nom de la petite ville, on est arrivés, dit Nomi, ma sœur, elle montre du doigt

le cimetière où l'injustice est de toute évidence la règle, des tombes dont personne ne se soucie, envahies par les mauvaises herbes, simples croix de bois, on distingue à peine les années, caractères presque indéchiffrables, on est arrivés, dit Nomi, et dans ses yeux se lit la peur de l'inévitable visite au cimetière dans les prochains jours, se tenir debout, désemparées, devant des tombes, avoir honte des larmes de nos parents, vouloir pleurer soi-même, imaginer là-dessous dans son cercueil notre grand-père paternel, notre grand-mère maternelle, que nous n'avons pas connus, Nomi et moi, des grands-oncles, des grands-tantes, nos mains, qui ne savent jamais quoi faire dans de tels moments, le temps qui n'est jamais celui qui conviendrait, si on pleurait, on saurait au moins quoi faire de ces mains; des glaïeuls et des roses à peine écloses devant des tombes recouvertes d'une dalle, les morts dont les noms sont gravés dans la pierre, lisibles pour leur postérité, ces dalles que je n'aime pas parce qu'elles écrasent la terre de la plaine, empêchent les âmes qui reposent dessous de prendre leur envol.

Notre famille, maternelle et paternelle, gisant sous des dalles, au pire, cela manque de fleurs, les roses jaunes et roses, les glaïeuls, mais ces tombes recouvertes de dalles ne sont jamais à l'abandon même si personne ne vient dessus, pas même à la Toussaint, pas même à la Toussaint commente ma mère quand une quelconque cousine lui téléphone pour lui dire d'une voix oppressée qu'en dehors d'elle, personne n'est allé au cimetière allumer une petite bougie pour les morts, au moins, les tombes ne sont jamais à l'abandon, dit alors ma mère, et cette phrase renferme toute la tristesse d'une vie qui n'a même pas le temps de s'occuper des morts parce qu'ils sont trop loin pour qu'on aille déposer des fleurs sur leur tombe au moins une fois par an, pour la Toussaint.

La mort s'annonce rarement, aussi ne sommes-nous presque jamais présents quand quelqu'un meurt dans notre famille de Voïvodine, et quand tante Mancic ou oncle Méric nous appellent, car ils sont les seuls à avoir le téléphone, pour nous dire que la journée apporte hélas de mauvaises nouvelles, un silence étrange s'installe dans notre séjour, il y aurait sans

doute à dire sur cette mort si nous étions là où vit toute notre famille, au moins nous écouterions ce qui se dit du défunt, et nous serions sans doute émus quand Mamika, dont la voix pénètre chacun jusqu'au tréfonds de l'âme, chanterait mais nous ne sommes pas là, en ce lieu où l'adieu se déroule trois jours durant avant que la dépouille mortelle, comme on dit, soit confiée à la terre, et parce que nous n'avons que le téléphone, une voix lointaine qui atteste qu'il s'est produit quelque chose d'irrévocable, en ce jour de mauvaise nouvelle, nous nous déplaçons comme des ombres, évitant même de nous frôler du regard, et je me souviens de mon père jetant à la poubelle d'un geste violent les chrysanthèmes jaunes que maman avait posés sur la table du séjour, en ce jour d'octobre 1979 où nous apprenons la mort de sa grand-tante bien-aimée. Pas de fleurs mortuaires, dit notre père, la télécommande à la main, sa nuque rouge, et Nomi et moi, qui depuis nommons les chrysanthèmes les fleurs défendues, parce que nous n'avons plus le droit d'en mettre sur la table, et quand par la suite nous allons au cimetière, dans notre pays, et fleurissons les tombes de nos proches, ce ne sont en tout cas jamais des chrysanthèmes, même en automne, je me dis alors que nous sommes venus trop tard, nous sommes une deuxième fois seuls avec notre deuil.

À ce moment-là nous ne pressentions pas que quelques années plus tard, ces monuments funéraires seraient renversés, ces dalles de granit brisées à coups de pic, les fleurs décapitées, parce que quand c'est la guerre, tuer les vivants ne suffit pas, et si nous l'avions pressenti, nous nous serions sans doute tenus tête baissée devant la tombe de nos défunts, priant que notre mélopée sourde ait la densité d'un rempart magique pour que les morts ne soient pas dérangés dans ce que l'on appelle leur repos éternel, mais nous aurions tout aussi bien pu prier pour que les vers de terre, les vers blancs, les collemboles, les mille-pattes et coléoptères de toutes sortes ne se mettent pas soudain, surpris par le brutal changement d'éclairage, à grouiller et ramper en tous sens, avant de se réfugier enfin, après avoir été ainsi dérangés, dans l'obscurité protectrice.

Notre Chevrolet flambant neuve prend à gauche, s'engage dans la *Hajduk Stankova*, elle dessine une courbe élégante avant que mon père ne soit obligé de freiner parce que la rue n'est pas goudronnée, boue séchée recouverte d'une mince couche de poussière qui transforme notre Chevrolet en une monstrueuse masse poussiéreuse, ici aussi, la civilisation est contrainte de s'arrêter.

Nous sommes arrivés, dis-je, notre voiture est devant le portail d'entrée, muraille de planches séchées et tordues, peut-être deux mètres de haut sur trois de large, qui offre aux regards curieux mainte fente prometteuse, mon père coupe le contact, nous clignons de l'œil vers la petite maison blanche derrière ce portail, qu'éclaire d'une lumière crue le soleil, la maison de Mamika, la mère de mon père, l'exemple même pour moi d'une maison renfermant les secrets primitifs, les secrets les plus profonds, nous restons assises un long moment avant que notre père ouvre le portail, que notre Chevrolet pénètre lentement dans la cour intérieure, et qu'un petit coup de klaxon effarouche poules et canards.

C'est Dieu qui vous a conduits jusqu'ici, notre Mamika, sans un sourire, sans une larme, elle prononce cette phrase de sa voix douce, nous caresse la joue, à l'une puis à l'autre, caresse aussi la joue de mon père, son enfant, c'est la bonté de Dieu, qui nous conduit dans son séjour qui est aussi sa chambre à coucher, c'est sa grâce, elle nous offre du Traubisoda\*, du tonic, de l'Apa Cola et entre les deux un petit schnaps, le pape Jean-Paul II, sous la forme d'une petite photo en couleur, nous sourit comme toujours, et moi, inspectant avec une attention inquiète la pièce, cherchant du regard la crédence, le tableau sur lequel on lit des formules de bénédiction de la maison, les tapis en lirette, j'espère que tout est resté comme avant parce que, quand je retourne sur les lieux de ma petite enfance, je ne redoute rien tant que le changement: retrouver

---

\* Limonade à base de raisin, production d'origine autrichienne mais fabriquée aussi en Hongrie à la fin des années 50. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

toujours les mêmes objets, cela me protège contre la peur de me sentir étrangère dans ce monde, d'être exclue de la vie de Mamika, je dois regagner aussi vite que possible la cour intérieure pour poursuivre mon examen inquiet : tout est à sa place ? Les deux silos grillagés où l'on stocke le maïs et où les souris insolentes folâtrant, le puits tout bleu qui a toujours été pour moi un être vivant (un nain ? un animal indéfinissable ?), les roses et les giroflées mauves qu'adore ma mère et dont le parfum nocturne fait tourner la tête, les pavés sur lesquels en été l'urine s'évapore, qu'éclabousse le sang des poulets dont Mamika tranche d'une main preste le cou, ces pavés où l'instant d'avant ils picoraient les grains de maïs. Tout est à sa place ? C'est la question que je me pose en moi-même, et je me demande aussi pourquoi en ces premiers instants de l'arrivée cette inquiétude particulière m'étreint, je me dis aussi que je ne suis pas seule avec ce sentiment désagréable, qu'il étreint Nomi tout autant que moi, mais elle s'en sort autrement, je ne l'ai compris que beaucoup plus tard.

Après avoir inspecté la cour intérieure, le poulailler, les cabinets au fond du jardin, le fumier, le jardin et bien entendu le grenier – qui livre les secrets les plus beaux –, je dois dégringoler à nouveau l'échelle vermoulue en veillant à n'écraser aucune de ces éclatantes fleurettes de midi qui poussent dans les interstices des pavés, je dois retourner aussi vite que je le peux vers le portail, abaisser la poignée et sortir la tête pour voir si elle est encore là, la folle aux cheveux hirsutes, aux yeux qui croient tout et oublient tout, qui interrogent avant la bouche, as-tu quelque chose pour moi, une petite douceur ?, pour mon cœur, une petite sucrerie ? Il faut que je voie si Juli est toujours là, elle qui a gardé une tête d'enfant, comme on dit, alors qu'elle a depuis longtemps de la poitrine et des poils frisés sous les bras, Juli, adossée à quelques jets de pierre contre le mur d'une maison ou assise sur un pliant, sans demander plus au jour que de le contempler, Juli, tu es là ? La folle, qui nous fait peur, à nous les enfants, dont nous nous moquons sans arrêt, Juli que nous aimons parce qu'elle nous croit toujours et qui raconte des choses au parfum de l'ailleurs (hé, Nomi et Ildikó, dit Juli, vous avez une sœur, oui oui oui, je le sais,

elle est merveilleusement belle, oui oui oui, et Juli glousse, je le sais, regardez donc par ici, et Juli nous montre les grosses fleurs orange de sa robe, voilà mes yeux, oui oui...).

Du Traubi! Nomi et moi nous écrivons en chœur, nos mains lavées, installées à la table de Mamika sur laquelle les bouteilles nous attendent sur un plateau en plastique, du Traubi! C'est le nom de cette boisson magique de notre pays, mince flacon vert sans étiquette sur lequel resplendissent les lettres blanches, Mamika qui a acheté toute une réserve de limonade Traubi, c'est rien que pour vous! dit-elle, et bien sûr, nous sommes, Nomi et moi, des gosses de l'Ouest pourries gâtées et nous moquons des gens de l'Est qui s'échinent à imiter le Coca-Cola sans réussir à concocter autre chose qu'une espèce de breuvage d'un vilain marron appelé Apa Cola (Apa Cola, quel nom débile!), mais le Traubi, nous aimons, nous l'aimons tant que nous aurions envie d'en rapporter quelques bouteilles à la maison, en Suisse, pour montrer à nos copines que chez nous, dans notre pays, il y a quelque chose qui est vraiment incroyablement bon – jusqu'à présent nous ne l'avons pas encore fait.

Notre Mamika, qui pose sur la table du goulasch au poulet avec des quenelles de semoule, de la viande de porc panée, des frites, du potiron, des cornichons aigre-doux suris au soleil et de la salade de tomates aux oignons rouges, Mamika, qui nous a permis de boire autant de Traubi qu'il nous chante, et exceptionnellement nous avons le droit de nous lever pendant le repas pour venir embrasser à satiété les joues douces de Mamika, nous nous serrons contre elle, blotties dans la chaleur de sa robe, Mamika est la seule personne qui ne nous énerve pas quand elle affirme que nous avons toutes deux grandi d'au moins deux doigts, mes grandes filles, dit-elle, bientôt, vous serez des demoiselles! Nomi et moi, nous posons l'une après l'autre nos doigts sur le chignon de Mamika, c'est tellement doux et agréable, ces cheveux tressés dans la paume de la main, et moi, avec déjà cet été-là l'impression que mes jambes sont trop longues, mes mains trop grandes, il y a toujours dans mon corps quelque chose qui ne va pas, j'ai sûrement grandi de plus de deux doigts et suis pourtant encore très loin du monde des adultes, je le remarque

surtout quand papa et maman se mettent à parler de notre vie en Suisse, du travail dans notre magasin, BLANCHISSERIE, TEINTURERIE, c'est écrit en blanc sur un panneau noir, et papa dessine en l'air devant les yeux de Mamika des lettres et des chiffres, le prix d'une chemise lavée et repassée, d'une nappe, d'un maillot de corps, la réduction pour le repassage de dix chemises, maman explique les étoffes compliquées des riches, les doigts doivent d'abord apprendre comment faire glisser dessus le fer, pour un tel prix, pas question de laisser le moindre faux pli, dit-elle, tandis que moi, écoutant d'une oreille mes parents, je discute à voix basse avec Nomi, est-ce que nos copines aimeraient notre Traubisoda, Betty dirait certainement pas mal, sans doute que Claudia tournerait et retournerait la petite bouteille en silence ou hausserait les épaules, pas évident de reconnaître la supériorité du Traubi, dit Nomi, elle a raison, c'est de la triche si nous obligeons nos copines à nous mentir, voilà notre conclusion, nous préférons continuer à vanter les mérites du Traubisoda en attendant le jour où il sera bien plus célèbre que toutes les autres boissons, même le Coca-Cola, sûr et certain, Nomi remplit nos verres, pendant que papa et maman expliquent que maintenant nous faisons aussi des livraisons, nous rapportons à nos clients le linge repassé dans de grands paniers, il y a bien entendu un supplément, ça nous fait prendre les lacets qui conduisent aux collines, ils préfèrent habiter sur les hauteurs, les riches, dit notre père en riant et alors qu'il évoque les chiens qui l'ont attaqué ou presque pendant ses livraisons, je pense à la cave, il y a là deux machines à laver, de l'adouçissant, de la lessive et du savon spécial, une quantité de corbeilles en plastique de toutes tailles et de toutes couleurs, des sacs en tissu remplis de pinces à linge, un buffet plein de vaisselle, des épices, une plaque de cuisson, nous nous asseyons autour de la petite table en bois que papa a trouvée dans la rue pour déjeuner en cet endroit où il fait toujours froid et où le linge tout frais lavé est étendu sur des cordes, ça se passe en silence parce que papa n'aime pas que nous parlions en mangeant. Nomi et moi, quand personne ne nous voit, nous mesurons avec nos doigts les culottes les plus invraisemblables, en imaginant combien



de fois nos cuisses et nos derrières y tiendraient, dans ces parachutes, les riches eux aussi vont aux cabinets, et parfois ils sont vraiment gros, ça nous fait rigoler, mais j'ai honte quand la personne en question vient récupérer son paquet de linge et que je dois la regarder dans les yeux tandis que j'encaisse, et ça, personne ne le sait, pas même Nomi.

Ça a l'air dur, comme travail, dit Mamika, elle coupe du pain, une tranche épaisse comme le doigt qu'elle tend à papa. Mais nous gagnons notre vie, et personne ne me dit ce que je dois faire, répond-il, on voit ses dents, il remplit à nouveau son petit verre, continuez à nous raconter, Mamika, vous devez toujours faire la queue pour ce pain grossier, en pleine nuit, alors que le roi des Partisans est enfin mort? Ou bien pouvez-vous maintenant acheter du pain l'après-midi, ou n'importe quand...?

Papa ne va pas tarder à parler des différences fondamentales entre l'Est et l'Ouest, les différences les plus extrêmes qu'il puisse y avoir dans l'univers tout entier et, en disant cela, il s'enverra derrière la cravate un petit verre après l'autre, l'alcool de poire distillé par oncle Méric, maintenant, en cette année qui a vu mourir le camarade Josip Broz Tito et où va s'accomplir ce que tous, au moins les gens sensés, savent depuis belle lurette, et qu'il va falloir des générations entières avant que la déplorable économie socialiste se remette sur pied, si tant est qu'elle y parvienne jamais! Tout ça, et bien plus encore, nous l'avons entendu au long de notre voyage, mais au moment où papa est au meilleur de sa forme, Nomi, quand personne ne s'y attend, lance de la voix suraiguë et inexorable qu'elle prend d'habitude pour mendier des sucreries, maintenant, je veux que Mamika parle avec moi, je veux que Mamika raconte, tout de suite. Et elle demande à grand-mère combien de petits cochons ont eus, demande des nouvelles des oies, des poules, demande si nous pourrions aller tout à l'heure ramasser les œufs, elle veut savoir si Mamika gave toujours les canards, si Juli va toujours lui faire ses courses au marché, et le jardin de M. Szalma, il ressemble à quoi? Nomi se pend au cou de Mamika, elle parle et parle encore, maman finit par caresser de la main son visage enflammé en disant nous venons juste

d'arriver, tu as encore quelques jours devant toi pour poser toutes tes questions à Mamika.

Mais je veux tout savoir tout de suite, dit Nomi, je veux tous les détails, répète-t-elle, en pressant sa joue contre celle de Mamika, elle pleure presque, sa voix se brise, maman hoche la tête d'un air d'incompréhension, papa dit après un tel voyage je n'ai aucune envie d'écouter ces jérémiades, sa main balaye la table, mais comme aucune mouche ne se promène dessus, nous sursautons tous, sauf grand-mère qui dit d'une voix tranquille : Bienvenue chez moi ! Bienvenue avec tout ce que vous apportez avec vous, mon cher Miklós ! Bon, je vais faire un petit tour avec Nomi et Ildikó, toi, repose-toi un peu pendant ce temps-là, ensuite, ce sera le dessert !

Le doux chantonement de ma grand-mère, le coassement nocturne des grenouilles, les cochons qui écarquillent leurs petits yeux de cochons, le caquètement excité de la poule avant qu'on la tue, les giroflées mauves et les roses abricot, les jurons sonores, l'impitoyable soleil de l'été et par-dessus tout cela l'odeur des oignons grillés, mon grave oncle Móric qui soudain se lève et danse. L'atmosphère de mon enfance.

C'est ce que j'ai répondu après longue réflexion, quand des années plus tard un ami m'a demandé ce que c'était, pour moi, le pays natal, sans penser à ce moment-là à des choses essentielles, comme en tout premier la boisson relativement méconnue que l'on nomme Traubisoda, qui est en fait la meilleure au monde, sans doute a-t-elle même reçu la bénédiction du pape Jean-Paul II, elle que je mets de manière si indiscutable en relation avec le pays natal que j'en ai oublié ce jour-là de la mentionner. Et deuxièmement quelque chose qu'il n'est pas si facile de réduire à une expression, car il s'agit du souvenir que j'ai de Nomi poussant à bout de nerfs papa et maman avec ses jérémiades, en cet été 1980, alors que nous venions d'arriver et qu'elle voulait que Mamika lui raconte tout, et pas seulement tout, mais tout tout de suite ; les jérémiades de ma sœur, c'est ce que je compris soudain, étaient comparables à l'inspection que je menais en cachette, sans attendre du tout ; nous avions l'une et l'autre peur de ne plus avoir de

lien avec notre pays, nous voulions rattraper le temps pendant lequel nous n'avions pas été là, et dans cette course poursuite nous étions immensément soulagées de pouvoir nous repérer grâce à des petites choses banales et quotidiennes, le billot à fendre le bois, toujours à la place qui est la sienne, à côté de la porcherie, tout près des cabinets du jardin, Mamika, qui n'a pas acheté des vaches ou des faisans, mais vit toujours au milieu de ses cochons, de ses poules, de ses oies et de ses canards, le minuscule pigeonnier que nous retrouvons comme nous l'avions quitté dans le grenier – et nous savons par Mamika qu'elle ne garde ces pigeons que pour faire plaisir à notre mère qui apprécie par-dessus tout le bouillon au pigeon de notre grand-mère et se réjouit à l'avance tous les ans, comme un enfant, elle le dit elle-même –, pendant notre tour du propriétaire avec Mamika, nous sommes contentes de voir qu'elle n'a pas fait de son potager un jardin d'agrément et que le prunier est à la place qui était la sienne toutes ces dernières années, à côté du silo à maïs, une partie des fruits tombe dans le jardin, l'autre sur les pavés, où en moins de deux ils sont la proie des fourmis, des scarabées, des guêpes et des poules qui picorent stupidement et sans relâche. Pendant que Mamika nous montre le monde qui est le sien, s'arrêtant près de la palissade en bois qui clôt le poulailler en disant eh oui, la cour de M. Szalma est toujours complètement à l'abandon, voyez vous-même, quand alors nous lorgnons à travers un trou large d'un doigt dans la palissade et apercevons les énormes têtes de potirons, déjà éclatées par endroits, les mauvaises herbes qui l'emportent sur les jolies roses, quand nous entendons Mamika dire qu'elle n'arrive pas à comprendre cet adorable M. Szalma, qui blanchit tous les ans sa maison à la chaux mais laisse son jardin tellement à l'abandon, regardez donc, le lierre qui dévore les framboisiers!, nous sommes rassurées, Nomi et moi, parce que notre pays natal n'a pas le droit de changer, jamais, et si cela devait lui arriver, alors seulement de manière infime (et quand nous aurons dix-huit ans, quand nous serons majeures, nous reviendrons, nous nous blottirons sous la couette épaisse et chaude de Mamika et nous rêverons que nous avons été absentes quelques années, là-bas, en Suisse).

Oui, nous voici enfin arrivées, après notre tour du propriétaire nous comprenons que nous sommes vraiment là, maintenant nous sommes à l'endroit où vit notre grand-mère, notre Mamika qui, par parenthèse, nous a rendu visite en Suisse, deux fois à Pâques et une fois à Noël, et n'est par ailleurs allée qu'une seule fois à l'étranger, à Rome, pour baiser l'anneau papal, Mamika riait en nous racontant les péripéties du voyage en car pour rencontrer son pape bien-aimé, en nous parlant de Rome, qui lui avait paru si grande qu'elle avait dû prendre tout le temps appui sur sa canne ou sur son amie. Mes grandes, mes petites filles, dit Mamika quand nous l'attrapons bras dessus, bras dessous, nous dirigeant lentement vers notre voiture parce que papa nous a appelées pour que nous l'aidions à la vider et ce n'est qu'au moment où nous mettons au pillage notre Chevrolet pleine à ras bord, posant sacs et valises près du puits, que je remarque que la chaleur n'a pas diminué, alors que l'après-midi est déjà bien avancé.

Quelle automobile! dit Mamika en croisant ses mains derrière son dos. Comment tu fais pour rouler avec un truc comme ça, Miklós, est-ce que tu vois au moins où ça commence et où ça finit? En Amérique, tout le monde conduit un truc comme ça, répond notre père, vrai de vrai! ajoute-t-il en voyant Mamika hausser les sourcils. Montez dedans, prenez place, et papa ouvre la portière côté passager, passe la main sur le cuir clair du siège, c'est encore mieux que de dormir dans un lit, papa s'allume une cigarette, Mamika hésite et dit je manque de couleur pour un engin aussi moderne tandis que maman trouve que demain il fera jour, mais papa a déjà pris Mamika par les mains, il la tient avec douceur et fermeté tandis qu'elle se baisse, s'assied à l'intérieur, soulevant les jambes puis prenant place sur le large siège en cuir. Papa, qui referme avec élan et élégance la portière côté passager, Nomi et moi, nous nous sommes assises sur nos valises, nous contemplons Mamika qui regarde à travers le pare-brise en s'efforçant de sourire, papa s'est déjà installé au volant, il est sans doute en train de tout expliquer à Mamika, le changement de vitesses automatique, les vitres qui obéissent à un bouton, la climatisation, le confort, mot qu'il accentue de travers mais qu'il aime utiliser.

colocation parmi les tombes, nous pourrions aller ensemble déposer des fleurs pour nos morts; au lieu de toujours esquiver ce jour, nous pourrions lui rendre la signification qui est la sienne, et en outre nous ne savons pas combien de temps va encore s'écouler avant que nous puissions retourner en Voïvodine, et moi, tenant l'écouteur, dans un premier temps, je ne savais pas si j'avais bien compris Nomi, tu m'as entendue?

Nous avons traversé le cimetière de Sihlfeld, si beau parce qu'il est d'une taille inhabituelle, très vaste, nous avons admiré des arbres qui ont la place de pousser, des chênes gigantesques, des platanes, toutes sortes de marronniers, déjà complètement dénudés, une allée de bouleaux graciles, nous avons même découvert des ginkgos bilobas dont les feuilles jaune or ourlaient le sentier recouvert de graviers; avant de parvenir devant la fosse commune, nous avons ramassé les formes colorées les plus extraordinaires, qui ne tombent des arbres qu'au sommet de leur beauté, et nous les avons déposées sur la tombe en même temps que les fleurs; en cette journée bleue de novembre, nous avons pensé à nos morts, grands-tantes et grands-oncles, à nos grands-parents, que nous n'avons jamais connus, la mère de maman et Papuci, et pour vous, Mamika, nous avons chanté, en votre nom nous avons prié pour que les vivants ne meurent pas avant leur heure.

BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE  
Dirigée par Nicole Bary